

FRAGAN GEHLKER
NÉGOCIER AVEC LA PEUR

10 novembre 2017

Jean Birnbaum: Comme je vous le disais ce matin en présentant Patrick Boucheron, c'est vrai que c'est la tradition de ce forum de mêler les savoirs, les pratiques, les expériences, de montrer que ça pense un peu partout dans différents registres, chacun à sa manière, différents types de prise de parole. Je ne sais pas si vous vous en souvenez mais par exemple, quand on avait fait le forum sur l'origine *D'où venons-nous*, on avait invité un chorégraphe danseur qui s'appelle Bernardo Montet qui avait fait un très beau topo, une très belle intervention sur la façon dont sa danse déployait et explorait la question des origines. Un peu après on avait fait un forum sur le temps *Où est passé le temps ?* Et c'était Pierre-Jean Vazel qui est entraîneur de sprint qui était venu intervenir pour porter un peu une autre parole que des paroles universitaires ou autres. Il y a des artistes, des écrivains et on a toujours plein de modes d'intervention à cette tribune. Et aujourd'hui, alors il aurait pu intervenir demain mais en fait, non il ne pouvait pas. Donc en termes de pure cohérence éditoriale on l'aurait mis plutôt demain après-midi. Mais on est ravi d'accueillir Fragan Gehlker. Je ne sais pas si certains ou certaines d'entre vous l'ont vu tout au long de cette semaine. Il était aux Quinconces. Voilà on peut l'applaudir. Fragan Gehlker qui est un artiste de cirque, qui est une sorte de virtuose de la corde, de la corde lisse qui était enfant d'artistes aussi, d'une danseuse et d'un autre artiste de cirque. Et depuis son enfance, il défie en permanence, il surmonte la peur, il conjure la peur pour parler comme Patrick Boucheron. Moi je n'ai pas encore vu ce spectacle. J'en ai vu quelques images simplement parce que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer un lien. C'est extrêmement impressionnant. C'est aussi d'ailleurs, une pratique sans frontière où il y a à la fois de la musique, de la parole, du texte, du théâtre, évidemment du vertige. Et votre spectacle s'intitule *Le vide Essai de cirque*. Et ça m'a beaucoup interpellé cet *Essai de cirque* parce que je ne sais pas si vous vous en souvenez on a eu ici une jeune femme qui s'appelle Marielle Macé qui est une spécialiste des études littéraires et qui avait fait un très beau livre qui s'appelle *Le temps de l'essai* où elle montrait que l'essai c'était le genre qui avait été inventé pour que la littérature continue à jouer son rôle sur la scène de la connaissance. Et quelque part l'essai c'est tout ce qui essaie de maintenir d'autres façons de penser, d'autres façons de connaître et de montrer qu'il n'y a pas que les sciences dures et cetera qui peuvent prétendre à cette ambition. Eh bien vous êtes complètement sur cette scène-là Fragan Gehlker. Vous allez, j'espère, là maintenant, simplement nous parler de votre expérience d'artiste, d'acrobate, de philosophe aussi parce que je sais que vous lisez beaucoup de philosophie. Et donc on est très heureux de vous avoir parmi nous. Vous

avez la parole également pour une vingtaine de minutes. Merci.

Fragan Gehlker: Merci. Bon, Jean m'a déjà présenté alors je vais commencer par (...)

Jean Birnbaum: On se connaît depuis hier mais on se tutoie déjà vous voyez c'est l'ambiance du cirque.

Fragan Gehlker: (...) Par me poser un peu la question de « Pourquoi je suis ici ? » et quelle légitimité je peux avoir à venir parler dans cet univers de la pensée alors que le mien est plutôt celui du corps. Et j'en viens naturellement à me poser la question thème de ce forum : « Peur de quoi ? » ou plus simplement, « De quoi j'ai peur ? ».

Là par exemple, j'ai peur, j'ai peur parce que c'est un exercice risqué pour moi de parler ainsi devant tant de gens. Ce n'est pas mon habitude, et dans ce risque que je prends à parler en public il y a une notion de chance. Est-ce que, en commençant une phrase je vais arriver à la finir par le bon moyen et en tenant le bon sujet ? Ou bien, est-ce que je vais réussir à parler sans trop bafouiller ? Comme je n'y suis pas entraîné, je suis obligé de me jeter vers l'inconnu et de convoquer la chance pour espérer y arriver, pour bien retomber sur mes pieds en quelque sorte. J'ai donc peur de ce risque aléatoire.

Quand je fais du cirque et que je suis en train de prendre des risques, je ne convoque plus du tout la chance. Je convoque ma connaissance, ma maîtrise, mon habitude, et tout un tas de choses acquises avec le temps et l'entraînement qui font que je n'ai plus la surprise d'avoir peur. Je sais ce que je veux faire et je sais comment je vais le faire.

Je vais revenir rapidement sur mon parcours, pour « me situer » dans le cirque puisque je pense qu'on peut se figurer différentes choses sur ce qu'est être artiste de cirque. Il y a aujourd'hui une séparation réelle, entre le cirque dit « contemporain » et le cirque dit « traditionnel ». Moi effectivement, Jean l'a dit, je viens d'une famille de cirque. Je fais « ça » depuis que je suis enfant. On peut considérer que mon père fait partie de la première génération du cirque contemporain. C'est-à-dire qu'il n'était pas lui-même issu d'une famille de cirque, mais qu'il s'est formé dans des écoles, qu'il venait plutôt de l'univers du mime, de la danse, de la musique et du théâtre. Il a participé aux premières compagnies de cirque contemporain qui ont émergé dans les années 70. Moi, comme je le disais, je fais du cirque depuis que je suis enfant. D'abord dans ma famille, puis, après dans des écoles de cirque. Ces cursus académiques récents ont creusé le chemin ouvert vers ce nouveau type de cirque qu'on a appelé « contemporain » ou « nouveau » qui a beaucoup emprunté au théâtre, à la musique et à la danse. Il se joue d'ailleurs principalement dans des théâtres et de moins en moins sous des chapiteaux. Je dis tout ça pour expliquer un peu comment s'est formé ce nouveau type de cirque et donc comprendre pourquoi il

a réduit énormément la notion d'engagement physique et la notion de pratique dangereuse, notamment au profit d'une poésie peut être plus grande, d'une dramaturgie souvent théâtrale, parfois chorégraphique. Le métier en lui-même est différent, dans le cirque contemporain on est sur scène plus ou moins toute la durée du spectacle, on a de multiples sollicitations autres que celles de la performance physique, alors que dans le cirque traditionnel on est sur scène entre 4 et 10 minutes pour montrer ce qu'on sait faire de plus incroyable ; la performance physique et les prises de risque y sont centrales.

Moi, je suis issu de la deuxième génération de ce cirque contemporain qui a été en rupture totale avec le cirque traditionnel, et j'ai à coeur de plutôt chercher à revenir vers des valeurs circassiennes plus anciennes tout en gardant bien sûr ce qui me semble enrichissant dans ce que propose le cirque contemporain. Depuis le début de ma pratique, j'ai beaucoup questionné la prise de risques et je l'ai ramenée au centre de mes projets artistiques. Concrètement, qu'est-ce que ça veut dire ?

Je viens de présenter un spectacle qui s'appelle *Le vide* au Théâtre des Quinconces, ici au Mans. C'est un spectacle où, de manière concrète je prends le risque de mourir chaque fois que je joue. J'évolue entre zéro et dix-huit mètres de hauteur sans aucune sécurité. Je prends réellement le risque de mourir au sens où une chute de plus de 15 mètres a de sérieuses chances d'être fatale. Par contre, paradoxalement, je considère que je prends très peu de risques. Pour comprendre ce paradoxe il faut différencier danger et risque.

En effet, je considère que je prends des risques très faibles, au sens où je laisse très peu de place à l'aléatoire. En revanche, j'ai conscience qu'il s'agit d'une pratique extrêmement dangereuse où si l'aléatoire advient cela peut être très grave.

C'est pour moi précisément la réalité de ce danger qui est la base fondamentale de l'intérêt du cirque. C'est d'être dans cet espace où en tant qu'acrobate on se place avec le public dans un endroit de réalité où, bien que nous soyons en représentation, aucun artifice n'existe. Dans *Le Vide* tout est visible, le lieu entier est baigné de lumière, chaque action se découpe clairement dans l'espace, les spectateurs sont tout autour de moi, ils s'entregardent. Tout est réel ou tout est réellement réel ; on pourrait dire que la vérité des actes est sans équivoque. Dès lors, quand je prends un risque, quand je tiens une barre, quand je lâche une main, à chaque action, à chaque geste il est question de « est-ce que c'est réel ? » Oui manifestement c'est réel. « Est-ce que c'est dangereux ? » Oui manifestement c'est dangereux.

Le cirque c'est en quelque sorte l'art de la réalité : ça se passe ici et maintenant, et ça doit être

« sensationnel » (au sens spectaculaire, mais aussi simplement au sens où on convoque des sensations par des actes réels (la plupart du temps sans parole), des actes dangereux, époustouflants ou drôles). Au cirque, on a peur « pour de vrai » (avec les mains moites, le cœur qui bat, et le souffle coupé).

On est dans un espace où tout est concret. Au théâtre par exemple, on vient voir à mon sens, des gens mentir en sachant qu'ils vont mentir et qu'ils cherchent à mentir le mieux possible pour nous raconter quelque chose. On vient observer une situation. Le cirque c'est la présentation d'actes tandis qu'au théâtre on est face à la représentation de situations. A cet égard, le cirque se place dans un endroit d'extrême réalisme et puise, du coup, son intérêt dans la prise de risque inhabituelle, la peur que cela génère, l'admiration qui va avec ces mouvements « extraordinaires » qu'on découvre et puis le rire, comme soulagement après avoir eu peur et avoir été subjugué par l'angoisse d'un acte périlleux.

Alors, si on approfondit maintenant la question initiale, *Peur de quoi ?*, je dirais d'abord que la question se pose pour l'acrobate tout autant que pour le spectateur mais de manière distincte.

Le spectateur généralement a plus peur que l'acrobate. En effet, quand on vient au cirque, quand on vient voir quelqu'un prendre un risque, on a peur d'une chute, d'un accident, d'un imprévu. Et cette peur est appuyée par la peur visible sur les visages et dans les réactions des autres spectateurs autour et en face (ce qui est une des forces de la traditionnelle configuration circulaire et très éclairée du cirque).

Derrière cette peur de la chute, ce qui est naturellement convoqué, c'est la peur de la mort. Et, être le témoin involontaire de la mort d'autrui c'est tout aussi tragique peut-être, qu'être soi-même l'acteur de sa propre mort. Le spectateur ressent donc une peur toute aussi grande, sinon supérieure à celle de l'acrobate. L'acrobate, lui, passe sa vie à maîtriser sa peur. Il s'entraîne pour ça. C'est un apprentissage très long que de braver sa peur, d'apprendre à la dépasser. Pour y arriver, il est important d'avoir une conscience du danger, et de progressivement dépasser l'angoisse naturelle pour atteindre une zone d'aisance dans des situations dites dangereuses. Face à un danger, le circassien passe des années à progressivement, gagner centimètre par centimètre, un petit peu de rapidité d'exécution, quelques mètres de hauteur en plus. Et c'est ainsi qu'il évite de vivre la surprise. Le circassien ou la personne qui fait des choses risquées devant un public, s'attache à effacer de son champ des possibles la surprise, qu'elle soit heureuse ou malheureuse. Il est toujours dans sa zone de connaissance. C'est la différence que je souligne, lorsqu'on me demande (souvent, après le spectacle) « si c'est vraiment risqué », entre une pratique dangereuse

(qui sous-entend que le risque est connu et maîtrisé) et une pratique risquée (qui sous-entend que le danger est mal cerné, et par conséquent aléatoire). Il me semble que c'est très important d'insister là-dessus : je fais du cirque et je fais délibérément le choix de faire des actes dangereux. Mais par contre je n'ai pas du tout l'impression de faire des actes risqués. En effet, je ne me suis jamais dit à la fin d'un spectacle « ah dis donc j'ai eu de la chance aujourd'hui je ne me suis pas blessé ou, pire encore, je ne suis pas tombé ». Je peux éventuellement me dire « dis donc aujourd'hui j'ai eu une toute petite surprise, ce n'est pas bien » ; il faut alors que je m'entraîne plus pour ne pas la revivre, ou que je modifie un détail de mon spectacle.

J'ai entendu que dans une situation de peur intense, quatre-vingts pour cent des gens sont tétanisés (ils n'ont plus la possibilité de bouger leurs corps). Environ quinze pour cent fuient en courant au hasard sans réfléchir à la direction de la fuite, bref, sans aucune, on va dire, « intelligence de fuite » ou même conscience de fuite, et seulement deux à cinq pour cent vont prendre quelques instants pour réfléchir, analyser la situation et essayer de trouver une stratégie à peu près rationnelle ou du moins consciente pour s'en sortir. On peut donc imaginer que ces deux à cinq pour cent sont ceux qui ont le plus de chance de survivre à une situation dangereuse. Et j'ai l'impression que c'est exactement ce que moi, en tant que circassien, je travaille au fur et à mesure des années. C'est de m'exposer progressivement à des situations de plus en plus dangereuses en travaillant des stratégies, de plus en plus rapides voire automatisées dans mon corps pour y faire face. Pour ne pas me faire surprendre et me sentir dans une situation risquée mais plutôt me sentir en sécurité tout en pratiquant des actes dangereux.

Le spectateur, lui, il ne peut pas maîtriser la situation. Il ne peut absolument pas être conscient de la forme physique de l'acrobate, de la qualité de la prise, bref de tout ce qui rend une prise de risque rationnelle ou irrationnelle.

Ce qui me semble intéressant c'est de voir qu'on a peur de ce qu'on croit connaître, de ce qu'on a l'impression de connaître. Quand on ne connaît absolument rien d'une situation, généralement on se sent à l'aise, on ne se pose pas de question et tout va plutôt bien. Quand on connaît un petit peu, alors on se met à la place de la personne qu'on voit. On se projette, et on projette par exemple sa maladresse si on a peur de sa propre maladresse. Pendant que l'un va voir dans l'acrobate toutes ses potentialités de chute, l'autre va peut-être projeter son angoisse du matériel et douter de la qualité des accroches... Bref le spectateur n'a pas les moyens de savoir si les risques sont balisés, connus et maîtrisés, il est obligé de faire confiance à cet inconnu qui sous ces yeux prend la liberté de défier la mort.

En outre, au cirque cette peur est augmentée encore par la futilité des raisons qui poussent l'acrobate à prendre ces risques. C'est tellement, j'ai envie de dire « débile », que ça peut carrément agacer un spectateur de se dire mais « d'où peut-on avoir une raison de prendre un risque vital pour un simple spectacle ? »... On peut rapidement conclure que c'est complètement absurde. C'est dingue! Et c'est précisément cette absurdité qui exacerbe encore largement cette sensation de peur qui surgit chez le spectateur.

Pour moi c'est aussi ce qu'il y a de si beau dans le cirque. C'est pourtant ce qu'on pourrait condamner à première vue comme une folie ou à la limite comme une audace: la futilité voire l'absence de raison qui pousse un acrobate à risquer sa vie. C'est quelque chose qu'on ne peut absolument pas comprendre par une pensée pragmatique. Et en même temps c'est précisément là que résident toute la beauté et la poésie d'un acte circassien.

Observer un homme qui est prêt à mourir « pour rien » pose naturellement la question « Pourquoi serai-je prêt à mourir ? » et si cette question fait peur c'est qu'elle en pose d'autres : « Pourquoi suis-je prêt à vivre ? » et la plus dure « Est-ce que ma vie a du sens ? ».

Étonné de voir un autre risquer sa vie pour rien, le spectateur est ramené à l'absurdité de sa propre condition. Par delà l'acte insensé, il voit un homme en prise avec ses peurs, ses fantasmes, ses rêves de réussite... Il se voit lui-même.

Cela m'amène à citer un artiste de cirque que j'aime beaucoup, Johann Le Guillerm qui vient du Mans - peut-être que vous le connaissez ? On a beaucoup entendu ici des philosophes citer des philosophes, il semble donc naturel qu'un acrobate cite un acrobate ! Il dit : « au cirque l'homme vient voir l'homme et s'étonner d'en être ». J'ai l'impression que cette phrase éclaire le propos précédent et ramène l'utilité « humaine » de cette prise de risque de prime abord « inutile ».

Pourtant, les spectacles de cirque qui étaient très populaires au siècle dernier le sont moins et survivent dans des formes qui font de moins en moins appel aux actes dangereux. Peut-on en déduire que la prise de risque est en train de réduire en popularité ? Est-elle passée de mode ?

Pour ma part en tout cas, je me demande si notre société qui, à mes yeux, s'évertue à abolir à tout un tas d'échelles différentes la prise de risque n'oeuvre pas à notre « amoindrissement », à une certaine aliénation de l'individu. Pourquoi chercher à réduire les risques qu'on encourt tous, tous les jours, pourquoi y a-t-il si peu d'espaces dans lesquels on peut apprendre à les (re)connaître, puis les comprendre, les maîtriser et savoir agir en fonction d'eux plutôt qu'espérer ou se raconter

qu'il est possible de vivre sans eux. En effet, aujourd'hui on est très souvent détourné des risques, on nous propose fréquemment d'évoluer sans risque. Ainsi, face à une situation risquée (qui arrivera toujours tôt ou tard à nous surprendre) on est de moins en moins habitué à (ré)agir. On est de moins en moins préparé à y faire face parce qu'on n'est pas habitué à avoir peur. On n'est plus habitué à analyser les réelles probabilités de danger qu'on vit et on se laisse donc plus facilement submerger et hébéter par la peur. A mon sens, autant sur le plan individuel que sociétal, c'est très dangereux.

A chaque fois que j'ai vécu le sentiment de la peur alors que j'étais entrain de vivre un danger intense et que j'ai réussi à y faire face, à comprendre pourquoi je le ressentais, et à utiliser l'énergie qu'offre cette sensation au service de l'acte que j'étais en train de réaliser, ces instants m'ont apporté une sensation de puissance, de lucidité, et de liberté extrêmement intense et joyeuse. C'est une sensation d'une telle profondeur que je trouve extrêmement dommage de ne pas chercher à vivre plus régulièrement ce genre de sensations. Malheureusement, notre société nous offre très peu d'espaces pour en faire l'expérience.

Pour conclure, j'avais noté une phrase de Montaigne au moment où j'ai essayé de préparer ces quelques mots, il dit : « la préméditation de la mort est préméditation de la liberté ; celui qui a appris à mourir a désappris à servir. »

Je trouve ça très beau et j'y vois beaucoup de lien par rapport à ce que je peux ressentir de la sensation de la peur de la mort qui est la sensation la plus primaire et la plus ancrée chez l'homme.

Jean Birnbaum: Merci beaucoup Fragan Gehlker pour cette très belle intervention. Il y a eu plein de passerelles effectivement, Montaigne, Céline Spector grâce à Montaigne, la crainte de la prise de risques qui rebondissait beaucoup sur l'intervention de Gérard Bronner. Et aussi d'ailleurs par rapport à ce que vous avez dit sur Montesquieu et ce que disait Patrick Boucheron ce matin, c'est l'idée que conjurer la peur débouche sur une espèce geste émancipateur qui est la vraie liberté. Donc merci pour cette intervention, à la fois très incarnée et très profonde. Je voudrais d'ailleurs, si vous le permettez, puisque je crois que nos amis de la régie sont adorables et ont réussi, pendant que vous parliez à mettre au point cela, qu'on montre quelques images, quand même, de votre spectacle pour ceux qui n'y étaient pas hier.